

BIBLIOGRAFÍA

REFERENCIAS COMPLEMENTARIAS DEL SEMINARIO XXIV

(Compilador: Carlos Faig)

ÍNDICE

1. Prefacio a la edición inglesa del seminario XI
2. Nota liminar a *La escisión de 1953*
3. Intervención en la exposición de Jean Petitot
4. Respuestas de Lacan
5. Cierre del Congreso sobre matemas
6. Apertura de la sección clínica
7. Palabras sobre la histeria
8. Cierre de las Jornadas de Lille
9. Conferencia en lo del profesor Deniker

I. PREFACIO A LA EDICIÓN INGLESA DEL SEMINARIO XI

Ornicar ?, 1977, n° 12/13, pp. 124-126.

⁽¹²⁴⁾Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi.

Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte.

Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je la rate. Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Ce qui n'empêche pas qu'on courre après.

Il y a une certaine façon de balancer stembrouille qui est satisfaisante pour d'autres raisons que formelles (symétrie par exemple). Comme satisfaction, elle ne s'atteint qu'à l'usage, à l'usage d'un particulier. Celui qu'on appelle dans le cas d'une psychanalyse (psych =, soit fiction d'-) analysant. Question de pur fait : des analysants, il y en a dans nos contrées. Fait de réalité humaine, ce que l'homme appelle réalité.

Notons que la psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé. Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple. Soyons exact, le solitaire en a donné l'exemple. Non sans abus pour ses disciples (car disciples, ils n'étaient que du fait que lui, ne sût pas ce qu'il faisait).

Ce que traduit l'idée qu'il en avait : peste, mais anodine là où il croyait la porter, le public s'en arrange.

Maintenant, soit sur le tard, j'y mets mon grain de sel : fait d'hystoire, autant dire d'hystérie : celle de mes collègues en l'occasion, cas infime, mais où je me trouvais pris d'aventure pour m'être intéressé à quelqu'un qui m'a fait glisser jusqu'à eux de m'avoir imposé Freud, l'Aimée de mathèse.

⁽¹²⁵⁾J'eusse préféré oublier ça : mais on n'oublie pas ce que le public vous rappelle.

Donc il y a l'analyste à compter dans la cure. Il ne compterait pas, j'imagine, socialement, s'il n'y avait Freud à lui avoir frayé la voie. Freud, dis-je, pour le nommer lui. Car nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire et Freud n'en a nommé aucun. Donner des bagues aux initiés, n'est pas nommer. D'où ma proposition que l'analyste ne s'hystorise que de lui-même : fait patent. Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie.

Quelle hiérarchie pourrait lui confirmer d'être analyste, lui en donner le tampon ? Ce qu'un Cht me disait, c'est que je l'étais, né. Je répudie ce certificat : je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet.

La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'hystoriser de lui-même.

Ça ne saurait être son propre mouvement puisque sur l'analyste, il en sait long, maintenant qu'il a liquidé, comme on dit, son transfert-pour. Comment peut-il lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction ?

Autrement dit y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer, c'est-à-dire de recevoir ce qu'on appelle couramment du fric, pour subvenir aux besoins de vos à-charge, au premier rang desquels vous vous trouvez vous-même, - selon la morale juive (celle où Freud en restait pour cette affaire).

Il faut avouer que la question (la question d'une autre raison) est exigible pour supporter le statut d'une profession, nouvelle-venue dans l'hystoire. Hystoire que nous ne disons pas éternelle parce que son aetas n'est sérieux qu'à se rapporter au nombre réel, c'est-à-dire au sériel de la limite.

Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence.

⁽¹²⁶⁾Voilà un aspect singulier de cet amour du prochain mis en exergue par la tradition judaïque. Même à l'interpréter chrétiennement, c'est-à-dire comme *jean-f. trerie* hellénique, ce qui se présente à l'analyste est autre chose que le prochain : c'est le tout-venant d'une demande qui n'a rien à voir avec la rencontre (d'une personne de Samarie propre à dicter le devoir christique). L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée.

D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse.

Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque.

Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance.

Je ne parlerai de Joyce où j'en suis cette année, que pour dire qu'il est la conséquence la plus simple d'un refus combien mental d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre, il l'illustre. Mais je n'ai fait encore qu'effleurer ça, vu mon embarras quant à l'art, où Freud se baignait non sans malheur.

Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça.

J'écris pourtant, dans la mesure où je crois le devoir, pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire.

Paris, ce 17.V.76.

II. NOTA LIMINAR DE LACAN AL VOLUMEN LA ESCISIÓN DEL 53

Parue dans La scission de 1953 (supplément à Ornicar ?) 1976, n° 7, p.3.

⁽³⁾J'ai gagné sans doute. Puisque j'ai fait entendre ce que je pensais de l'inconscient, principe de la pratique.

Je ne vais pas le dire là. Parce que tout ce qui est publié ici, notamment de ma plume, me fait horreur.

Au point que j'ai cru l'avoir oublié, ce dont celui qui m'édite témoignera.

Ne plus vouloir y penser n'est pas l'oubli, hélas.

Le débile, soumis à la psychanalyse, devient toujours une canaille. Qu'on le sache.

Jacques Lacan

Ce 11.X. 76

III. INTERVENCION EN LA EXPOSICIÓN DE JEAN PETITOT

Intervention après l'exposé de J. Petitot : « Quantificateur et opérateur de Hilbert ». Journées de l'École freudienne de Paris : « Les mathèmes de la psychanalyse ». Paru dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, p. 129.

Exposé de JEAN PETITOT [...]

⁽¹²⁷⁾*Discussion* [...]

⁽¹²⁹⁾JACQUES LACAN – Je voudrais remercier Petitot de la peine qu'il s'est donné d'éclairer mes formules en $\Phi(x)$.

Je voudrais quand même dire qu'il n'y a pas le moindre progrès dans cette définition de l'universel par rapport à ce que bafouillaient les Anciens. Ça tourne en rond, c'est toujours le même bafouillage. Alors on s'accroche à des choses. Et ce sur quoi je crois, sans en être sûr parce que ce n'est évidemment pas du tout reflété dans le titre interminable que vous verrez paraître sur les prochaines affiches, c'est sans rapport avec ce titre, c'est une question que je voudrais poser comme une semence de façon qu'on n'en soit pas surpris quand probablement j'aurai à me servir aussi de figures, c'est : *qu'est-ce qu'un trou ?* Je pense que c'est la fonction essentielle de la topologie de partir de là ; mais de quoi est-ce qu'on parle quand on parle de trou ? C'est ça que j'ai voulu dire à cet instant même, pour qu'à l'occasion on s'en pose en dehors de moi la question.

IV. RESPUESTAS DE LACAN

Journées de l'École freudienne de Paris : « Les mathèmes de la psychanalyse ». Paru dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, pp. 471-475.

⁽⁴⁷¹⁾Quelques questions sont posées à J. Lacan. [...]

⁽⁴⁷²⁾JACQUES LACAN – Je ne peux pas me plaindre de n'avoir pas de réponse, au sens où le mot « réponse » veut dire foisonnement. Je ne peux pas m'en plaindre, je dirai même plus – j'en gémis. Mais un gémissement n'est pas forcément une plainte.

⁽⁴⁷³⁾On s' imagine que le refoulement originaire ça doit être un trou. Mais c'est purement imaginaire.

Ce qui fait trou n'est pas le refoulement, c'est ce qui est tout autour, et que je me suis permis d'appeler le symbolique – non sans réserve, une réserve à part moi.

Je me suis précipité pour lui donner corps dans la linguistique. On ne peut pas dire que cette linguistique m'encourage. Il est très singulier que quelqu'un comme Roman Jakobson fasse tant de réserves sur Frege. Frege s'est employé à expliquer comment tous les bavardages, le bla-bla de la parole, arrivent à quelque chose qui peut prendre corps, et dans le réel.

Pour que ça prenne corps dans le réel, Frege est amené à faire un jeu d'écritures, dont le statut est encore en suspens. Pourquoi toutes les sottises vraiment sans limite de ce qui s'énonce, pourquoi ça donnerait-il accès au réel ?

Néanmoins, le fait est que, sans qu'on puisse savoir comment ça fait avènement, le langage sait compter. Ou faut-il que les gens savent compter grâce au langage ? Ce n'est pas encore tranché. Mais il est frappant que l'écriture n'éclaire pas la fonction du nombre, si ce n'est par ce que j'ai appelé – l'ayant découvert dans Freud – le trait unaire. Et pourtant cette fonction du nombre est bien ce qui donne accès, non pas directement, au réel.

Ce réel, j'ai essayé de l'articuler dans la chaîne borroméenne.

La chaîne borroméenne n'est pas, contrairement à ce qui s'énonce, un nœud. C'est à proprement parler une chaîne, une chaîne qui a seulement cette propriété que, si on enlève un quelconque de ses éléments, chacun des autres éléments est de ce fait même libéré de tous les autres. Si le trou était une autre affaire, cela se concevrait difficilement.

Si j'ai posé tout à l'heure la question de *qu'est-ce qu'un trou ?* C'est bien que j'espère cette année en tirer parti, mais ce n'est pas du tout-cuit.

Ce qui me stupéfie, c'est que ce que j'ai pu faire jusqu'à présent vous a suffi. Il faut croire que la place n'était pas remplie d'un certain bavardage – puisqu'en fin de compte, tout ça, ce ne sont que des bavardages, je le redoute – même s'il y a quelques petits éléments qui me font penser que j'arrive quand même à éviter de faire de la philosophie, qui me mettent moi-même à l'abri.

La philosophie, il n'y en a qu'une, qui est toujours théologique, comme dans mon aire tout le monde s'en aperçoit – encore tout à l'heure quelqu'un écrivait au tableau « théologie-philosophie ». Se sortir de la philosophie, et du même coup de la théologie, n'est pas facile, et nécessite un incroyable criblage dont on peut dire que la psychanalyse soit quelque chose qui se tienne. Elle est perpétuellement mise à l'épreuve, elle donne certains résultats, mais ce que je pense, c'est qu'il n'y a pas de progrès, qu'il n'y a même pas de progrès concevable, qu'il n'y a aucune espèce d'espoir de progrès. Voilà ce que je me permets de mettre au centre de tout ce que nous élucubrons, de façon à ce que nous ne nous imaginions pas avoir tranché des montagnes.

Ce que nous cogitons ne va pas loin. Pour ma part, j'ai essayé, de ce qui a été pensé par Freud – je suis un épigone –, de manifester la cohérence, la consistance. C'est une œuvre de commentateur.

⁽⁴⁷⁴⁾ Freud est quelqu'un de tellement nouveau – nouveau dans l'histoire si tant est qu'il y ait une histoire, mises à part ces sortes d'émergences – Freud est quelqu'un de tellement nouveau qu'il faut encore s'apercevoir de l'abrupt de ce qu'il a cogité. C'est cet abrupt que je me suis employé à frotter, à astiquer, à faire briller. Opération dont je suis étonné que personne à part moi ne s'y voit employé, si ce n'est pour le répéter de façon insipide – « insipide » veut dire sans goût.

Les pichenettes dont Freud a animé un certain nombre de personnes sont évidemment frappantes quant à ce qui concerne les femmes.

Les femmes analystes sont les seules qui semblent avoir été un tant soit peu chatouillées par les dites pichenettes. Si tant est qu'il y ait une vague bascule entre ce qu'on appelle la préhistoire et l'histoire, c'est bien du côté des femmes que nous la trouvons. Il est singulier que Freud, à partir d'une incompréhension vraiment totale de ce qu'était non pas *la* femme, puisque je dis qu'elle n'existe pas, mais les femmes, ait réussi à les émouvoir, au point de leur arracher – c'est bien le comble de la psychanalyse – quelques bouts de ce quelque chose dont elles n'ont pas la moindre idée, je parle d'une idée saisie, à savoir de la façon dont elles se sentent. C'est là un effet notable qu'il soit arrivé que des femmes disent quelque chose qui ressemble à une vérité sur ça. Nous avons grâce à Freud quelques confidences de femmes. Il arrive même que des femmes se risquent dans la psychanalyse, j'ai dit ce que j'en pensais, à savoir ce que cette espèce de provocation freudienne a tiré d'elles leur donne un titre tout à fait exceptionnel à tirer d'autres, d'un certain nombre de bébés appelés hommes, quelque chose qui ressemble à une vérité.

D'un certain nombre de choses qu'on appelle « mathèmes », et que j'appelle aussi de ce même nom, j'ai essayé de marquer des places et d'en définir quatre discours. J'ai appris à ces journées que j'en avais défini plus de quatre. Moi, je n'en ai retenu que quatre.

On a évoqué aujourd'hui que j'aurais parlé du discours du philosophe. Ça m'étonnerait, mais peut-être que si je vois les choses reproduites par Jacques-Alain Miller de ce que j'ai pu énoncer là-dessus, je serai bien forcé de l'en croire. Ces quatre discours, je me suis vraiment cassé la tête pendant les vacances qui ont suivi pour essayer d'en tirer d'autres, je n'y suis pas arrivé, et c'est en ça que je pense que ces discours ne constituent pas en eux-mêmes des matières, mais des rapports entre un certain nombre de places.

Je sais bien que les places, on l'a rappelé tout à l'heure, ont une fonction dans la théorie des ensembles. Mais il n'est pas sûr que la théorie des ensembles rende raison de quoi que ce soit dans la psychanalyse. Il n'y a pas d'ensemble du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Il y a quelque chose qui est fondé sur une hétérogénéité radicale, et pourtant qui, grâce à l'existence de cet ustensile qu'est l'homme, se trouve réaliser ce qu'on appelle un nœud, et qui n'est pas un nœud, mais une chaîne.

Que l'homme soit effectivement par cette chaîne enchaîné, c'est ce qui ne fait pas de doute. Il est curieux que cette chaîne permette la constitution de *faux-trous*, constitués chacun par le pliage d'un trou sur un autre. Cette notion de faux-trou me conduit évidemment à poser la question de savoir ce que c'est qu'un trou qui serait vraiment un trou. Deux vrais trous font un faux trou. C'est bien en quoi le deux est un personnage si suspect, et qu'il faut en arriver au trois pour que ça tienne.

Voilà ce que je crois pouvoir répondre aux questions qu'on m'a posées.

J'essaierai cette année de dire quelque chose qui soit un peu plus aventuré que ce que j'ai fait jusqu'à présent.

V. CIERRE DEL CONGRESO SOBRE LOS MATEMAS DEL PSICOANÁLISIS

Journées de l'École freudienne de Paris : « Les mathèmes de la psychanalyse » Paru dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, pp. 506-509.

[...]

⁽⁵⁰⁶⁾J. LACAN – Je m'en vais clore maintenant, parce que ça a assez duré !

Le principal bénéfice que l'on puisse tirer d'un tel rassemblement – ce n'est pas pour rien qu'on appelle ça quelque chose comme congrès, on tempère bien sûr, on dit « journées », c'est quand même un congrès – le principal bénéfice qu'on puisse en tirer (je parle de tout un chacun) c'est de s'instruire en somme, c'est de s'apercevoir qu'il n'y a pas que sa petite façon à soi de tourner la salade.

Alors vu le bénéfice que j'en ai tiré quant à moi, dont je ne peux pas vous faire le bilan, je dois quand même faire quelque chose, très exactement remercier ceux qui se sont donné la peine de rassembler tout ce monde, à savoir Solange Faladé, ici présente, et Jacques-Alain Miller.

Solange a fait plus en somme que de me rassembler tout ce monde, dont après tout disons que je me passe fort bien ; je m'en passe parce que, pour vous dire la vérité, j'ai assez de gens qui viennent me voir chez moi pour que je m'instruise auprès d'eux ; alors c'est avec eux que je m'instruis plus qu'avec ce qui peut se produire dans les assemblées. Ceci explique certainement que je ne sois pas très amateur de congrès. Mais Solange a fait plus que de rassembler tout ce monde ; elle s'est risquée, elle a construit un mathème de la perversion, et je dois dire qu'à la vérité (je ne vois pas pourquoi je ne me permettrais pas de dire la vérité comme tout le monde) je nage dans ce mathème de la perversion ; je nage non sans avoir des objections à y faire ; je ne sais plus très bien où elle fourre le S_1 , qui veut dire signifiant indice 1, non pas le signifiant qui prime mais le signifiant au nom duquel quelqu'un se manifeste, je veux dire un sujet, et c'est bien pour ça que j'ai dit que le ⁽⁵⁰⁷⁾fondement d'un sujet, ce n'était rien d'autre que ce qui arrivait de ce qu'un signifiant se présente à un autre signifiant. Ça, évidemment, c'est bien embêtant, c'est le savoir ; c'est le savoir dont après tout c'est bien l'essence de la psychanalyse que de s'apercevoir que rien n'y marche si on n'a pas d'une certaine façon décanté, isolé cette fonction du signifiant.

On ne voit pas du tout en quoi on peut détacher cette fonction du savoir de quelque chose qui en dernière analyse se décante de n'être que du – parce que ce n'est rien du tout, le signifiant, c'est une habitude comme ça, la seule chose intéressante, c'est le signifié, c'est avec du signifié que l'analyste pousse ses pions, c'est avec ça qu'il signifie lui-même quelque chose. Le truc, c'est de s'apercevoir de ce qui peut avoir de la portée, de la portée de signification pour celui qui vient là en position de demande ; il demande qu'on lui donne quelque chose à se mettre sous la dent qui ait du sens.

Ce qui est important à voir, c'est que ce sens n'aurait pas de portée si ça ne l'affectait pas. Je n'aime pas beaucoup l'usage peu traditionnel dans la langue du mot « affect ». Je pense qu'affecter, c'est un verbe, c'est une action, c'est une intervention, c'est une suggestion, pourquoi pas. Mais il est troublant que ce soit avec des signifiants que l'analyse affecte. Ces signifiants bien sûr ne sont pas étroitement liés à la linguistique. Le ton a aussi quelque chose à faire dans l'affaire, et aussi bien ce qu'on appelle le style. Il y a quelqu'un qui a avancé tout à l'heure le terme du style de chacun. Le style de chacun, ce n'est certainement pas le mathème qui le rend possible. Et à cet égard, je remercie, je remercie même beaucoup Petitot d'avoir fait cette remarque qui est celle que j'aurais pu lui faire après son intervention d'hier que j'ai écoutée avec beaucoup d'attention. J'aurais pu lui faire cette remarque qu'en fin de compte, le mathème, c'est cet élément en fin de compte tiers, c'est bien pour ça que je l'ai isolé dans ce qui jusqu'à présent était le balancement de la psychanalyse, balancement entre le corps propre et d'un autre côté ce quelque chose qui, ce corps, l'encombre ; ce n'est pas naturellement tout à fait ce qu'on croit,

c'est la fonction phallique, c'est-à-dire en fin de compte quelque chose comme son prolongement, à ceci près que ce prolongement lui est tout à fait étranger et senti comme autre.

Je ne vois pas pourquoi je me suis risqué à écrire ce $S(A)$; ce n'est pas un mathème, c'est une chose tout à fait de mon style ; enfin j'ai dit ça comme j'ai pu, en imitation si l'on peut dire de mathème. Mais on a bien vu, précisément en écoutant Petitot, que le mathème, ce n'est pas ça. Ça ne veut pas dire quand même que je ne suis pas responsable d'un certain nombre d'issues de lettres qui ressemblent fort à des mathèmes, et c'est bien ce qui les justifie que je l'aie mis en somme en débat au cours de ces journées que, comme je viens de le dire, on a eu la bonté d'organiser pour moi.

Je crois quand même qu'il y a un point – et c'est là ce que personne n'a dit – où moi aussi, j'ai fait de vrais mathèmes. Seulement comme personne ne l'a dit, je ferai ça à la prochaine occasion puisque je reprends hélas mon séminaire pas plus tard que le 16 novembre. Je me suis réservé le 16 novembre, non pas qu'il n'y ait pas un 9 où j'aurais pu commencer, mais parce que cette année, je suis vraiment poussé (c'est moi qui me pousse, bien sûr) dans le coin, je veux dire que ce que j'essaie, c'est tout de même de me rendre compte si l'inconscient, c'est bien ce qu'a dit Freud.

⁽⁵⁰⁸⁾ Il est certain que... je vais commencer : l'*Unbewusst* qu'il appelle ça ! Il a ramassé ça dans le cours d'un nommé Hartmann qui ne savait absolument pas ce qu'il disait, et ça l'a mordu, l'*Unbewusst*.

Et alors comment est-ce que je traduis ça ? Je traduis ça comme ça par une sorte d'homophonie. C'est très bizarre que je me le permette ; c'est une méthode de traduire après tout comme un autre ! Supposez que quelqu'un entende le mot *Unbewusst* répété 66 fois et qu'il ait ce qu'on appelle une oreille française. Si ça lui est seriné bien sûr, pas avant, il traduira ça par *Une bévue*. D'où mon titre, où je me sers du « du » partitif, et je dis qu'il y a de l'une bévue là-dedans.

Une bévue, ce n'est pas du tout une chose une, puisque pour qu'il puisse y avoir bévue, il faut qu'il y en ait au moins deux. Et je crois que c'est très difficile d'éviter de faire de l'une bévue quelque chose qui soit marqué de ce que j'appellerai – ce n'est pas moi qui ai trouvé ça tout seul, j'ai consulté, parce que de temps en temps j'essaie de me mathématiser, alors je vais voir un mathématicien ; et ce mathématicien, je lui ai demandé qu'est-ce qui faisait qu'il y avait de l'un ? Ça fait longtemps que je me suis aperçu qu'il y avait de l'un mais je me suis aussi aperçu que l'un, ça n'a rien à faire avec l'inconscient, puisque pourquoi est-ce qu'on dit une bévue ? Elle n'est pas une, elle consiste justement à glisser, à déraiper de quelque chose dont on a l'intention dans quelque chose qui se présente comme exactement ce que je viens de dire, comme un dérapage. Alors comment exprimer mathématiquement ce défaut d'unité, puisque c'est le terme que m'a suggéré le mathématicien que je vais voir de temps en temps, le nommé Guilbaud, unité, ça veut dire ce qui en somme fait rond ; on retrouve là mes histoires de ronds, de ronds de ficelle notamment, ces ronds de ficelle débouchent sur bien d'autres questions, notamment sur qu'est-ce qui le fait rond ? Est-ce que c'est le trou ? C'est bien pour ça que je n'ai pas pu m'empêcher de poser la question, pour le cas où quelqu'un en aurait une petite idée et m'apporterait quelque chose qui ressemblerait à une réponse à la question « Qu'est-ce qu'un trou ? » Je crois que j'en ai fait confidence à la fin de l'exposé de Petitot.

Qu'est-ce qu'un trou ? Ce serait curieux quand même que ça ait rapport avec la fonction phallique. Ce n'est certainement pas en tout cas un signifiant de première main. Évidemment que le mot trou est un signifiant, mais justement c'est un signifiant dont personne ne sait ce qu'il peut vouloir dire. Il faudrait peut-être pousser un peu les choses là-dessus.

Je voudrais aussi, puisque j'ai remercié Solange Faladé et que je lui ai avoué que le S_1 à la place où elle le mettait n'était pas quelque chose qui me paraissait convaincant quand au mathème de la perversion, je voudrais aussi remercier Jacques-Alain Miller, parce que lui a fait un autre truc : il m'a photographié en train de faire cette fameuse présentation de malades que je ne me laisse pas seulement reprocher, que je suis très gêné de faire moi-même ; mais enfin même les personnes qui me le reprochent me disent que c'est de l'ordre de la fâcheuse habitude, que j'ai été très mal

élevé et que c'est à cause de ça que je me permets de présenter des malades. Je ne me le permets pas sans certainement un vif sentiment de culpabilité. C'est même pour ça que j'essaie de limiter les dégâts et que je n'y laisse pas entrer n'importe qui ; il y a un certain nombre de gens familiers que je laisse entrer parce ⁽⁵⁰⁹⁾je crois savoir qu'eux me le pardonneront. Si Maud Mannoni par exemple voulait y venir, peut-être qu'elle s'en ferait une autre idée, mais naturellement c'est la seule que je n'y attirerai jamais, c'est certain. Bon. Je le regrette. Je l'invite publiquement. Elle sait qu'elle pourrait même, si ça l'amusait, glapir pendant que je suis en train de présenter comme on dit mon malade, et même on a parlé à ce propos de bilinguisme, à savoir qu'il ne parle pas la même langue, ce malade, que celle que je parle. C'est absolument vrai, je suis absolument d'accord. C'est même pour ça que je cherche un mathème, parce que le mathème, lui, n'est pas bilingue.

Voilà ce qui me paraît dans cette affaire le plus sérieux. Je voudrais bien trouver le mathème qui par sa nature évite tout à fait ce bilinguisme. Alors que Jacques-Alain Miller ait si bien – sans du tout mettre de côté ce sur quoi on pourrait m'agresser, bien loin de là, je dirai même que jusqu'à un certain point, il l'a mis en valeur, mais il l'a mis en valeur exactement comme c'est ; c'est comme ça que j'opère, que je me débrouille avec cette fameuse présentation ; cette présentation bien sûr est faite pour quelqu'un ; quand on présente, il faut toujours être au moins trois pour présenter quelque chose ; naturellement j'essaie le plus possible de tamponner les dégâts, à savoir de faire que les personnes qui m'entendent ne soient pas trop bouchées, et c'est ce qui nécessite que je fasse un tout petit peu attention.

Là-dessus, je clos les journées.

VI. APERTURA DE LA SECCIÓN CLÍNICA

Ce texte est paru dans Ornicar ?, n° 9, 1977, pp 7-14.

⁽⁷⁾Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Ce n'est pas compliqué. Elle a une base – C'est ce qu'on dit dans une psychanalyse.

En principe, on se propose de dire n'importe quoi, mais pas de n'importe où – de ce que j'appellerai pour ce soir le *dire-vent* analytique. Ce vent a bien sa valeur – quand on vanne, Il y a des choses qui s'envolent. On peut aussi *se vanter*, se vanter de la liberté d'association, ainsi nommée.

Qu'est-ce que ça veut dire, la liberté d'association ? – alors qu'on spéculait au contraire sur ceci, que l'association n'est absolument pas libre. Certes, elle a un petit jeu, mais on aurait tort de vouloir l'étendre jusqu'au fait qu'on soit libre. Qu'est-ce que veut dire l'inconscient, sinon que les associations sont nécessaires ? Le dit ne se *socie* pas à l'aventure. Ce sur quoi nous comptons, c'est que le dit se socie – chaque fois qu'il ne se dissocie pas, ce qui après tout est concevable, mais ce n'est certainement pas d'être dissocié qu'il est libre. Rien de plus nécessaire que l'état de dissociation quand on se l'imagine régir ce qu'on appelle le rapport à l'extérieur.

J'ai dit *l'extérieur*. On veut que cet extérieur soit un monde. Or la présupposition du monde n'est pas tout à fait fondée, le monde est plus *émondé* qu'on ne pense. Il est cosmographié.

Le mot cosmos a bien son sens. Il l'a conservé, Il porte sa trace dans divers modes dont nous parlons du cosmos, on parle de cosmétiques... Le cosmos, c'est ce qui est beau. C'est ce qui est fait beau – par quoi ? en principe par ce que nous appelons la raison. Mais la raison n'a rien à faire dans le « faire beau » qui est une affaire liée à l'idée de corps glorieux, laquelle s'imaginer du symbolique rabattu sur l'imaginaire. Mais c'est un court-circuit. Il faut Erwin Rhode pour se rendre compte de cette sorte de débilité mentale d'où naissent ces mômeries. C'est avec ça qu'on fait les momies. Preuve que cette incroyable croyance que le corps dure toujours sous forme d'âme, est enracinée depuis très longtemps.

⁽⁸⁾Tout ça est très contemporain de ce que nous appelons le savoir. C'est de l'inconscient qu'il s'agit. Et ça n'est pas brillant – il faut faire un effort pour ne pas croire qu'on est immortel. Voyez ce que j'ai radiophoné là-dessus dans *Scilicet*, où je me suis *rhodé*.

Alors, il faut cliniquer. C'est-à-dire, se coucher. La clinique est toujours liée au lit – on va voir quelqu'un couché. Et on n'a rien trouvé de mieux que de faire se coucher ceux qui s'offrent à la psychanalyse, dans l'espoir d'en tirer un bienfait, lequel n'est pas couru d'avance, il faut le dire. Il est certain que l'homme ne pense pas de la même façon couché ou debout, ne serait-ce que du fait que c'est en position couchée qu'il fait bien des choses, l'amour en particulier, et l'amour l'entraîne à toutes sortes de déclarations. Dans la position couchée, l'homme a l'illusion de dire quelque chose qui soit du dire, c'est-à-dire qui importe dans le réel.

La clinique psychanalytique consiste dans le discernement de choses qui importent et qui seront massives dès qu'on en aura pris conscience. L'inconscience où on en est quant à ces choses qui importent, n'a absolument rien à faire avec l'inconscient, qu'avec le temps j'ai cru devoir désigner de *l'une-bévue*. Il ne suffit pas du tout que l'on ait soupçon de son inconscient pour qu'il recule – ce serait trop facile. Ça ne veut pas dire que l'inconscient nous guide bien.

Une bévue a-t-elle besoin d'être expliquée ? Certainement pas. Simplement, la psychanalyse suppose que nous sommes avertis du fait qu'une bévue est toujours d'ordre signifiant. Il y a une bévue quand on se trompe de signifiant. Un signifiant est toujours d'un ordre plus compliqué qu'un simple signe. Ce n'est pas parce qu'un signifiant s'écrit en signe que c'est moins vrai. Une flèche par exemple désignant l'orientation, c'est un signe, mais ce n'est pas un signifiant. En s'écrivant, un signifiant se réduit dans la portée de ce qu'il signifie. Ce qu'il signifie a en effet à peu près n'importe quel sens dans une langue donnée. Pour mesurer l'affaire, prenez par exemple le sens du mot *devoir* en français – doit et avoir, le devoir entendu au sens des mœurs, le dû, ... Quel sens donner à ce que Freud a avancé dans sa *Traumdeutung*, où il l'a mijoté son inconscient ? – sinon qu'il y a des mots qui là se représentent comme ils peuvent ?

Je dois dire que, bien qu'on ait voulu nous faire de Freud un écrivain, la *Traumdeutung* est excessivement confuse. C'est même tellement confus qu'on ne peut pas dire que ça soit lisible. J'aimerais savoir si quelqu'un l'a vraiment lue de bout en bout. Moi, par devoir, je m'y suis obligé. En tout cas, traduit en français, ça n'a pas les mêmes qualités qu'en allemand. En Allemand ⁽⁹⁾ ça se tient, mais ça ne rend pas pour autant plus claire la notion d'inconscient, de l'*Unbewusst*.

Vous connaissez le schéma. Il y a la *Wahrnehmung* au début – c'est ce qui sert en allemand à désigner la perception – et puis quelque chose passe, fait des progrès, il y a différentes couches de *Wahrnehmung*, à la suite de quoi Il y a l'UBW, l'inconscient, et après ça, le *Vorbewusst*, le préconscient, et de là, ça passe à la conscience, *Bewusstsein*. Eh bien, je dirai que, jusqu'à un certain point, j'ai remis sur pied ce que dit Freud. Si j'ai parlé de « retour à Freud », c'est pour qu'on se convainque d'à quel point c'est boiteux. Et il me semble que l'idée de signifiant explique tout de même comment ça marche.

Le signifiant ne signifie absolument rien. C'est comme ça que de Saussure a exprimé la chose – il a parlé d'arbitraire, et en effet il n'y a aucune espèce de lien entre un signifiant et un signifié, il y a seulement une sorte de dépôt, de cristallisation qui se fait, et qu'on peut aussi bien qualifier d'arbitraire que de nécessaire, au sens où Benveniste agitait ce mot. Ce qui est nécessaire, c'est que le mot ait un usage, et que cet usage soit cristallisé, cristallisé par ce brassage qu'est la naissance d'une nouvelle langue. Il se trouve que, on ne sait pas comment, il y a un certain nombre de gens qui à la fin en font usage. Qu'est-ce qui détermine l'usage qu'on fait d'une langue ?

C'est un fait qu'il y a cette chose que, reprenant un terme de Freud, j'appelle condensation. Ce qui est curieux, c'est que la condensation laisse la place au déplacement. Ce qui est contigu n'élimine pas la glissade, c'est-à-dire la continuité. La *Traumdeutung* ce n'est pas du tout ce qu'on s' imagine. On a traduit ça *La Science des Rêves* ; depuis, une dame a corrigé Meyerson, et a appelé ça *L'interprétation des Rêves*. Mais en réalité, ce dont il s'agit, c'est de la *Deutung*, *bedeuten* ne fait là que redoubler la bévue, et en effet, pour ce qui est de la référence, on sait bien que la bévue est coutumière. *Deuten* veut dire le sens, c'est ce qui *de-vent-dire*. Ces petits jeux entre le français et l'allemand servent à élasticiser le bavardage, mais le bavardage garde toute sa colle.

La langue, à peu près quelle qu'elle soit, c'est du chewing-gum. L'inouï, c'est qu'elle garde ses trucs. Ils sont rendus indéfinissables du fait de ce qu'on appelle le langage, et c'est pourquoi je me suis permis de dire que l'inconscient était structuré comme un langage. La linguistique – l'existence du signifiant dans la linguistique – un psychanalyste ne peut pas ne pas en tenir compte, mais elle laisse échapper comment la vérité se maintient à ce ⁽¹⁰⁾ qu'il faut bien dire être sa place, sa place topologique – raison pourquoi je me suis permis de parler de tores, dans un temps.

L'inconscient donc n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan. Ça n'empêche pas que le champ, lui, soit freudien.

Le rêve diffère, *différend*, de différencier de façon non manifeste certes, et tout à fait énigmatique – il suffit de voir la peine que Freud se donne – ce qu'il faut bien appeler une demande et un désir. Le rêve demande des choses, mais là encore, la langue allemande ne sert pas Freud, car il ne trouve pas d'autre moyen de la désigner que de l'appeler un souhait, *Wunsch* qui est en somme entre demande et désir.

Pour chacun, on ne sait par quelle voie, quelque chose chemine de ces premiers propos entendus, qui fait que chacun a son inconscient. Freud avait donc raison, mais on ne peut pas dire que l'inconscient soit par lui vraiment isolé, isolé comme je le fais par la fonction que j'ai appelée du symbolique, et qui est pointée dans la notion de signifiant.

Supposer que la clinique psychanalytique, c'est ça, indique une direction à ceux qui s'y consacrent. Il faut trancher -l'inconscient, est-ce oui ou non ce que j'ai appelé à l'occasion du bla-bla ? Il est difficile de nier que Freud, tout au long de *La Science des Rêves*, ne parle que de mots, de mots qui se traduisent. Il n'y a que du langage dans cette élucubration de l'inconscient. Il fait de la linguistique sans le savoir, sans en avoir la moindre idée. Il va même à se demander si le rêve a une façon d'exprimer la négation. Il dit d'abord que non, s'agissant des relations logiques, et il dit après que le rêve trouve quand même un truc pour désigner la négation. Le non dans le rêve existe-t-il ? Question que Freud laisse en suspens, sur laquelle il se contredit, c'est certain. Cela ne suffit pas pour que nous le chopions là-dessus, mais il reste très frappant que la clinique psychanalytique ne soit pas plus assurée. Pourquoi ne demande-t-on pas raison au psychanalyste de la façon dont il se dirige dans ce champ freudien ?

Évidemment, je ne suis pas chaud-chaud ce soir pour dire que quand on fait de la psychanalyse, on sait où on va. La psychanalyse, comme toutes les autres activités humaines, participe incontestablement de l'abus. On fait comme si on savait quelque chose. Il n'est pourtant pas si sûr que ça que l'hypothèse de l'inconscient ait plus de poids que l'existence du langage.

Voilà ce que je voulais dire ce soir.

Je propose que la section qui s'intitule à Vincennes « de ⁽¹¹⁾la clinique psychanalytique » soit une façon d'interroger le psychanalyste, de le presser de déclarer ses raisons.

Que ceux qui trouvent un bout à dire sur ce que j'ai avancé ce soir le déclarent.

QUESTIONS ET RÉPONSES

MARCEL CZERMAK – Dans le petit papier que vous avez rédigé à destination de cette Section clinique, vous écrivez que la clinique « est le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter ».

JACQUES LACAN – J'ai écrit ça, et je ne renie pas les choses que j'ai écrites. Ça m'entraînerait à des complications.

M. C. – Mais elle est également prise dans une dialectique de parole, et ce n'est pas sans relation avec la vérité.

J. L. – Le plus stupéfiant est que Freud n'y croit jamais, que quiconque lui dise la vérité. Il suffit de lire la *Traumdeutung* pour s'apercevoir que la vérité, il ne croit jamais qu'il puisse l'atteindre. Dire que la vérité est liée à ces sortes de nœuds, à ces chaînes que je fais, explique précisément le côté éperdu de cette recherche dans la *Traumdeutung* de ce qui est vraiment la vérité. La vérité n'est pas sans rapport avec ce que j'ai appelé le réel, mais c'est un rapport lâche. La façon la plus claire dont se manifeste la vérité, c'est le mensonge – il n'y a pas un analysant qui ne mente à jet continu, jusque dans sa bonne volonté de tomber juste dans les carreaux que Freud a dessinés. C'est bien pourquoi la clinique psychanalytique consiste à réinterroger tout ce que Freud a dit. C'est comme ça que je l'entends, et que dans mon bla-bla à moi, je le mets en pratique.

M. C. – D'un côté, le registre symbolique est dénombrable, d'un autre côté...

J. L. – Il y a un certain nombre de mots dans le dictionnaire, mais qui ne suffisent pas à rendre compte de l'usage de la langue.

M. C. – D'un autre côté, le réel est plutôt difficilement dénombrable. Comment la clinique peut-elle être alors l'objet d'une transmission ?

⁽¹²⁾J.L. – D'accord. Une des choses que j'ai manqué à mettre en valeur, c'est qu'il y a un champ que j'ai désigné par le nom de *la jouissance de l'Autre* qui est à représenter pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme inexistante. Ce qu'il faudrait, c'est donner corps – c'est le cas de la dire – à cette jouissance de l'autre absente, et faire un petit schéma, où l'imaginaire serait en continuité avec le réel. L'imaginaire fait évidemment partie du réel, le fait qu'il y ait des corps fait partie du réel. Sur le fait qu'il y a de la vie, nous pouvons éperdument cogiter et même élucubrer – ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose, l'ADN et sa double hélice – il n'en reste pas moins que c'est à partir de là qu'est concevable qu'il y ait des corps qui se reproduisent. Les corps, ça fait donc partie du réel. Par rapport à cette réalité du corps qui rêve et qui ne sait faire que ça, par rapport à cette réalité, c'est-à-dire à sa continuité avec le réel, le symbolique est providentiellement la seule chose qui à cette affaire donne son nœud, qui, de tout cela, fait un nœud borroméen.

JACQUES-ALAIN MILLER – La clinique des névroses et la clinique des psychoses nécessitent-elles les mêmes catégories, les mêmes signes ? Une clinique des psychoses peut-elle, selon vous, prendre son départ d'une proposition comme : « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », avec ce qui s'en suit de l'objet *a* ? *S*, *a*, *S*₁, *S*₂, ces termes sont-ils appropriés à la clinique du psychotique ?

J. L. – La paranoïa, je veux dire la psychose, est pour Freud absolument fondamentale. La psychose, c'est ce devant quoi un analyste, ne doit reculer en aucun cas.

J.-A. M. – Est-ce que dans la paranoïa, le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ?

J. L. – Dans la paranoïa, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

J.-A. M. – Et vous pouvez y situer « fading », objet *a*... ?

J. L. – Exactement.

J.-A. M. – Ce serait à montrer.

J. L. – Ce serait sûrement à montrer, c'est vrai, mais je ne le montrerai pas ce soir.

⁽¹³⁾SOLANGE FALADE – Que faut-il penser de la fin d'une analyse chez un paranoïaque, si cette fin est l'identification au symptôme ?

J. L. – Il est bien certain que le paranoïaque, non seulement il s'identifie au symptôme, mais que l'analyste s'y identifie également. La psychanalyse est une pratique délirante, mais c'est ce qu'on a de mieux actuellement pour faire prendre patience à cette situation inconfortable d'être homme. C'est en tout cas ce que Freud a trouvé de mieux. Et il a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer.

Un participant – Vous avez même dit un jour que vous étiez psychotique.

J. L. – Oui, enfin, j'essaie de l'être le moins possible ! Mais je ne peux pas dire que ça me serve. Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste. Ce que Freud a fait de mieux, c'est l'histoire du Président Schreber. Il est là comme un poisson dans l'eau.

J.-A. M. – Là, Il n'est pas allé auprès d'un lit, il a pris un texte.

J. L. – C'est tout à fait vrai. Il n'est pas allé faire bavarder le Président Schreber. Il n'en reste pas moins qu'il n'est jamais plus heureux qu'avec un texte.

J.-A. M. – J'ai encore une chose à vous demander, qui concerne la pratique de la psychothérapie, dont nous aurons à parler dans cette Section clinique. Vous avez naguère lâché cette formule sans fard : « la psychothérapie ramène au pire ». Ça devrait impliquer qu'on ne peut à la fois se dire « lacanien » et « psychothérapeute ». Je me demande jusqu'à quel point on prend ça au sérieux, et, à dire vrai, jusqu'à quel point vous prenez au sérieux ce que vous avez dit.

J. L. – J'ai dit ça avec sérieux.

J.-A. M. – Les psychothérapies, ça n'est pas la peine ?

J. L. – C'est certain, ce n'est pas la peine de thérapier le psychique. Freud aussi pensait ça. Il pensait qu'il ne fallait pas se presser de guérir. Il ne s'agit pas de suggérer, ni de convaincre.

J.-A. M. – Et en plus, il pensait que pour le psychotique, ce n'était pas possible, purement et simplement.

⁽¹⁴⁾J. L. – Exactement. Personne n'a quelque chose d'autre à mettre comme grain de sel ? La clinique psychanalytique doit consister non seulement à interroger l'analyse, mais à interroger les analystes, afin qu'ils rendent compte de ce que leur pratique a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé. La clinique psychanalytique doit nous aider à relativiser l'expérience freudienne. C'est une élucubration de Freud. J'y ai collaboré, ce n'est pas une raison pour que j'y tiennne. Il faut tout de même se rendre compte que la psychanalyse n'est pas une science, n'est pas une science exacte.

VII. PALABRAS SOBRE LA HISTERIA

Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, publiée dans Quarto (Supplément belge à La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne), 1981, n° 2.

<IMAGE ABSENTE>

« ... Un savoir qui se contente de toujours commencer, ça n'arrive à rien. C'est bien pour ça que quand je suis allé à Bruxelles, je n'ai pas parlé de psychanalyse dans les meilleurs termes.

Commencer à savoir pour n'y pas arriver va somme toute assez bien avec mon manque d'espoir. Mais ça implique aussi un terme qu'il me reste à vous laisser deviner. Les personnes belges qui m'ont entendu le dire, et que je reconnais ici, sont libres de vous en faire part ou pas¹.

Qu'est-ce que ça veut dire de comprendre, surtout quand on fait un métier qu'un jour, chez quelqu'un qui est là, qui s'appelle Thibault, j'ai qualifié d'escroquerie² ».

Le 26 Février 1977, Jacques Lacan parle à Bruxelles³.

⁽⁵⁾... Ou sont-elles passées les hystériques de jadis, ces femmes merveilleuses, les Anna O., les Emmy von N... ? Elles jouaient non seulement un certain rôle, un rôle social certain, mais quand Freud se mit à les écouter, ce furent elles qui permirent la naissance de la psychanalyse. C'est de leur écoute que Freud a inauguré un mode entièrement nouveau de la relation humaine. Qu'est-ce qui remplace ces symptômes hystériques d'autrefois ? L'hystérie ne s'est-elle pas déplacée dans le champ social ? La loufoquerie psychanalytique ne l'aurait-elle pas remplacée ?

Que Freud fut affecté par ce que les hystériques lui racontaient, ceci nous paraît maintenant certain. L'inconscient s'origine du fait que l'hystérique ne sait pas ce qu'elle dit, quand elle dit bel et bien quelque chose par les mots qui lui manquent. L'inconscient est un sédiment de langage.

Le réel est à l'opposé extrême de notre pratique. C'est une idée une idée limite de ce qui n'a pas de sens. Le sens est ce par quoi nous opérons dans notre pratique : l'interprétation. Le réel est ce point de fuite comme l'objet de la science (et non de la connaissance qui elle est plus que critiquable) le réel c'est l'objet de la science.

Notre pratique est une escroquerie, du moins considérée à partir du moment où nous partons de ce point de fuite. Notre pratique est une escroquerie : bluffer faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué, c'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué – à savoir ce que Joyce désignait par ces mots plus ou moins gonflés – d'où nous vient tout le mal. Tout de mêmes, ce que je dis là est au cœur du problème de ce que nous portons (je parle dans le tissu social). C'est pour cela que tout à l'heure, j'ai quand même suggéré qu'il y avait quelque – ⁽⁶⁾chose qui remplaçait cette soufflure qu'est le symptôme hystérique. C'est curieux, un symptôme hystérique : ça se tire d'affaire à partir du moment où la personne, qui vraiment ne sait pas ce qu'elle dit, commence à blablater (et l'hystérique mâle ? on n'en trouve pas un qui ne soit une femelle).

Cet inconscient auquel Freud ne comprenait strictement rien, ce sont des représentations inconscientes. Qu'est-ce que ça peut bien être que des représentations inconscientes ? Il y a là une contradiction dans les termes : *unbewusste Vorstellungen*. J'ai essayé d'expliquer cela, de fomentier cela pour l'instituer au niveau du symbolique. Ça n'a rien à faire avec des

¹ J. Lacan, séminaire du 8 mars 1977, transcription dans *Ornicar ?*, 16, p. 13.

² J. Lacan, conclusion des journées de Lille, transcription dans *Lettres de l'EFP*, 22, p. 499.

³ Le texte inédit de cette conférence a été transcrit par J. Cornet au départ de ses propres et plus fidèles notes manuscrites ainsi que de celles d'I. Gilson.

représentations, ce symbolique, ce sont des mots et à la limite, on peut concevoir que des mots sont inconscients. On ne raconte même que cela à la pelle : dans l'ensemble, ils parlent sans absolument savoir ce qu'ils disent. C'est bien en quoi l'inconscient n'a de corps que de mots.

Je suis embarrassé de me donner en cette occasion un rôle, mais pour oser le dire, j'ai mis un pavé dans le champ de Freud, je n'en suis pas autrement fier, je dirais même plus, je ne suis pas fier d'avoir été aspiré dans cette pratique que j'ai continuée, que j'ai poursuivie comme ça, comme j'ai pu, dont après tout il n'est pas sûr que je la soutienne jusqu'à crevaisson. Mais il est clair que je suis le seul à avoir donné son poids à ce vers quoi Freud était aspiré par cette notion d'inconscient. Tout ça comporte certaines conséquences. Que la psychanalyse ne soit pas une science, cela va de soi, c'est même exactement le contraire. Cela va de soi si nous pensons qu'une science ça ne se développe qu'avec de petites mécaniques qui sont les mécaniques réelles, et il faut quand même savoir les construire. C'est bien en quoi la science a tout un côté artistique, c'est un fruit de l'industrie humaine, il faut savoir y faire. Mais ce savoir y faire, débouche sur le plan du chiqué. Le chiqué, c'est ce qu'on appelle d'habitude le Beau.

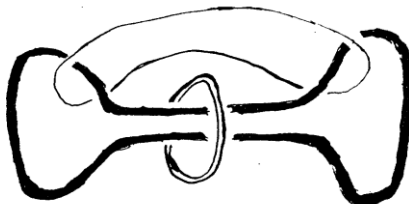
Q. – Le chiqué, n'est-ce pas l'artifice ? L'artifice vise au beau, mais ce qui est beau, c'est la démonstration ; prenons le chiffre 4 dans les propositions non démontrables, on en dit : élégant ! belle démonstration !

Dans cette géométrie que j'élucubre et que j'appelle géométrie de sacs et de cordes, géométrie du tissage (qui n'a rien à faire avec la géométrie grecque qui n'est faite que d'abstractions), ce que j'essaye d'articuler, c'est une géométrie qui résiste, une géométrie qui est à la portée de ce que je pourrais appeler toutes les femmes si les femmes ne se caractérisaient pas justement de n'être pas tout : c'est pour ça que les femmes n'ont pas réussi à faire cette géométrie à laquelle je m'accroche, c'est pourtant elles qui en avaient le matériel, les fils. Peut-être la science prendrait-elle une autre tournure si on en faisait une trame, c'est-à-dire quelque chose qui se résolve en fils.

Enfin on ne sait pas si tout ça aura la moindre fécondité parce que, s'il est certain qu'une démonstration puisse être appelée belle, on perd tout à fait les pédales au moment où il s'agit non pas d'une démonstration mais de ce quelque chose qui est très très paradoxal, que j'essaie d'appeler comme je peux : monstration. Il est curieux de s'apercevoir qu'il y a dans cet entrecroisement de fils quelque chose qui s'impose comme étant du réel, comme un autre noyau de réel, et qui fait que, quand on y pense...

⁷⁾ça, j'en ai bien l'expérience... parce qu'on ne peut pas s'imaginer à quel point ça me tracasse ces histoires que j'ai appelées en un temps « ronds de ficelles »... ce n'est pas rien de les appeler ronds de ficelles... ces histoires de ronds de ficelles me donnent beaucoup de tracas quand je suis tout seul, je vous prie de vous y essayer, vous verrez comme c'est irréprésentable, on perd les pédales tout de suite.

Le nœud borroméen, on arrive encore à se le représenter, mais il y faut de l'exercice. On peut aussi très bien en donner des représentations noir sur blanc, des représentations mises à plat où on ne s'y retrouve pas : on ne le reconnaît pas. Ceci est un nœud borroméen parce que si l'on rompt une de ces ficelles, les deux autres se libèrent.



Ce n'est pas un hasard si j'en suis venu à m'étouffer avec ces représentations nodales – là, ça vraiment ce sont celles qui me tracassent.

Si j'ai continué la pratique, si, conduit, guidé comme par une rampe, j'ai continué ce blabla qu'est la psychanalyse, c'est quand même frappant que, par rapport à Freud, ça m'ait mené là (parce qu'il n'y a pas trace dans Freud du nœud borroméen). Et pourtant je considère que, de

façon tout à fait précise, j'étais guidé par les hystériques, je ne m'en tenais pas moins à l'hystérique, à ce qu'on a encore à portée de la main comme hystérique (je suis fâché d'employer le « je » parce que dire « le moi », confondre la conscience avec le moi, ce n'est pas sérieux et pourtant c'est facile de glisser de l'un à l'autre). (...)

C'est quand même renversant de penser que nous employons le mot de caractère aussi à tort et à travers. Qu'est-ce qu'un caractère et aussi une analyse de caractère, comme s'exprime Reich ? C'est tout de même bizarre que nous glissions comme ça si facilement. Nous ne nous intéressons facilement qu'à des symptômes, et ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment avec du blabla, avec notre propre blabla, c'est-à-dire l'usage de certains mots, nous arrivons...

C'est ce qui frappe dans les *Studien über Hysterie*, c'est que Freud arrive presque, et même tout à fait, à (dégueuler) que c'est avec des mots que ça se résoud et que c'est avec les mots de la patiente même que l'affect s'évapore.

Il y a un type qui a passé son existence à rappeler l'existence de l'affect. La question est de savoir si oui ou non l'affect s'aère avec des mots ; quelque chose souffle avec ces mots, qui rend l'affect inoffensif c'est-à-dire non engendrant de symptôme. L'affect n'engendre plus de symptôme quand l'hystérique a commencé à raconter cette chose à propos de quoi elle s'est effrayée. Le fait de dire : « elle s'est effrayée » a tout son poids. S'il faut un terme réfléchi pour le dire, c'est qu'on se fait peur à soi-même. Nous sommes là dans le circuit de ce qui est délibéré, de ce qui est conscient.

L'enseignement ? On essaie de provoquer chez les autres le savoir y faire, et c'est-à-dire se débrouiller dans ce monde qui n'est pas ⁽⁸⁾ du tout un monde de représentations mais un monde de l'escroquerie.

Q. – Lacan est freudien mais Freud n'est pas lacanien ?

Tout à fait vrai. Freud n'avait pas la moindre idée de ce que Lacan s'est trouvé jaspiner autour de cette chose dont nous avons l'idée... Je peux parler de moi à la troisième personne. L'idée de représentation inconsciente est une idée totalement vide. Freud tapait tout à fait à côté de l'inconscient. D'abord, c'est une abstraction. On ne peut suggérer l'idée de représentation qu'en ôtant au réel tout son poids concret. L'idée de représentation inconsciente est une chose folle ; or, c'est comme ça que Freud l'aborde. Il y en a des traces très tard dans ses écrits.

L'inconscient ? Je propose de lui donner un autre corps parce qu'il est pensable qu'on pense les choses sans les peser, il y suffit des mots ; les mots font corps, ça ne veut pas dire du tout qu'on y comprenne quoi que ce soit. C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien. On a quand même l'amorce de cela quand les gens parlent à tort et à travers, il est tout à fait clair qu'ils ne donnent pas aux mots leur poids de sens. Entre l'usage de signifiant et le poids de signification, la façon dont opère un signifiant, il y a un monde. C'est là qu'est notre pratique : c'est approcher comment des mots opèrent. L'essentiel de ce qu'a dit Freud, c'est qu'il y a le plus grand rapport entre cet usage des mots dans une espèce qui a des mots à sa disposition et la sexualité qui règne dans cette espèce. La sexualité est entièrement prise dans ces mots, c'est là le pas essentiel qu'il a fait. C'est bien plus important que de savoir ce que veut dire ou ne veut pas dire l'inconscient. Freud a mis l'accent sur ce fait. Tout cela, c'est l'hystérie elle-même. Ce n'est pas un mauvais usage d'employer l'hystérie dans un emploi métaphysique ; la métaphysique, c'est l'hystérie.

Q. – Escroquerie et prôton pseudos.

Escroquerie et prôton pseudos, c'est la même chose. Freud dit la même chose que ce que j'appelle d'un nom français, il ne pouvait quand même pas dire qu'il éduquait un certain nombre

d'escrocs. Du point de vue éthique, c'est intenable notre profession, c'est bien d'ailleurs pour ça que j'en suis malade, parce que j'ai un surmoi, comme tout le monde.

Nous ne savons pas comment les autres animaux jouissent, mais nous savons que pour nous la jouissance est la castration. Tout le monde le sait, parce que c'est tout à fait évident : après ce que nous appelons inconsidérément l'acte sexuel (comme s'il y avait un acte !), après l'acte sexuel, on ne rebande plus. La question est de savoir : j'ai employé le mot « la » castration, comme si c'était univoque, mais il y a incontestablement plusieurs sortes de castration ; toutes les castrations ne sont pas auto-morphes. L'automorphisme, contrairement à ce qu'on peut croire, – morphè-forma – ce n'est pas du tout une question de forme, comme je l'ai fait remarquer dans mon jaspinage séminariste. Ce n'est pas la même chose la forme et la structure. J'ai essayé d'en donner des représentations sensibles, ce n'était pas des représentations mais des monstrations. Quand on retourne un tore cela donne quelque chose de complètement différent au point de vue de la forme. Il faut faire la différence entre forme et structure.

⁽⁹⁾Q. – Avec quoi l'escroquerie ferait-elle bon ménage avec la forme ? avec la structure ?

Je ne poursuis cette notion de structure que dans l'espoir d'échapper à l'escroquerie. Je file cette notion de structure, qui a quand même un corps des plus évidents en mathématiques, dans l'espoir d'atteindre le réel. On met la structure du côté de la *Gestalt* et de la psychologie, c'est certain. Si on dit qu'il y a un inconscient, c'est là que la psychologie est une futilité et que la *Gestalt* est ce quelque chose dont nous avons le modèle. La *Gestalt*, c'est évidemment la bulle, et le propre de la bulle, c'est de s'évanouir. C'est parce que chacun nous sommes foutus comme une bulle que nous ne pouvons avoir le soupçon qu'il y a autre chose que la bulle.

Il s'agit de savoir si oui ou non Freud est un événement historique. Freud n'est pas un événement historique. Je crois qu'il a raté son coup, tout comme moi ; dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse. Il s'est démontré là quelque chose : il est clair que l'homme passe son temps à rêver, qu'il ne se réveille jamais. Nous le savons quand même, nous autres psychanalystes, à voir ce que nous fournissent les patients (nous sommes tout aussi patients qu'eux dans cette occasion) : ils ne nous fournissent que leurs rêves.

Q. – sur la difficulté à faire passer la catégorie du réel.

C'est tout à fait vrai que ce n'est pas facile d'en parler. C'est là que mon discours a commencé. C'est une notion très commune, et qui implique l'évacuation complète du sens, et donc de nous comme interprétant.



Q. – sur la castration.

La castration n'est pas unique, l'usage de l'article défini n'est pas sain, ou bien il faut toujours l'employer au pluriel : il y a toujours des castrations. Pour que l'article défini s'applique, il faudrait qu'il s'agisse d'une fonction non pas automorphe mais autostructurée, je veux dire qui ait la même structure. « Auto » ne voulant rien dire d'autre que structuré comme soi, foutu de la même façon, nouée de la même façon (il y en a des exemples à la pelle dans la topologie). L'emploi de « le, la, les » est toujours suspect parce qu'il y a des choses qui sont de structure complètement différente et qu'on ne peut désigner par l'article défini, parce qu'on n'a pas vu comment c'est foutu.

C'est pour ça que j'ai élocubré la notion d'objet **a**. L'objet **a** n'est pas automorphe : le sujet ne se laisse pas pénétrer toujours par le même objet, il lui arrive de temps en temps de se tromper. La notion d'objet **a**, c'est ça que ça veut dire : ça veut dire qu'on se trompe d'objet **a**. On se trompe toujours à ses dépens. À quoi servirait de se tromper si ce n'était pas fâcheux. C'est pour ça qu'on a construit la notion de phallus. Le phallus, ça ne veut rien dire d'autre que cela, un objet privilégié sur quoi on ne trompe pas.

On ne peut dire « la castration » que quand il y a identité de structure alors qu'il y a 36 structures différentes, non automorphes. ⁽¹⁰⁾Est-ce là ce qu'on appelle la jouissance de l'Autre, une rencontre d'identité de structure ? Ce que je veux dire, c'est que la jouissance de l'Autre n'existe pas, parce qu'on ne peut la désigner par « la ». La jouissance de l'Autre est diverse, elle n'est pas automorphe.

Q. – Sur le pourquoi des nœuds.

Mes nœuds me servent comme ce que j'ai trouvé de plus près de la catégorie de structure. Je me suis donné un peu de mal pour arriver à cribler ce qui pouvait en approcher le réel. L'anatomie chez l'animal ou la plante (ça, c'est du même tabac), c'est des points triples, c'est des choses qui se divisent, c'est le y qui est un *upsilon*, ça a servi depuis toujours à supporter des formes, à savoir quelque chose qui a du sens. Il y a quelque chose dont on part et qui se divise, à droite le bien, à gauche le mal. Qu'est-ce qui était avant la distinction bien-mal, avant la division entre le vrai et l'escroquerie ? Il y avait là déjà quelque chose avant que Hercule oscille à la croisée des chemins entre bien et mal, il suivait déjà un chemin. Qu'est-ce qui se passe quand on change de sens, quand on oriente la chose autrement ? On a, à partir du bien, une bifurcation entre le mal et le neutre. Un point triple, c'est réel même si c'est abstrait. Qu'est-ce que la neutralité de l'analyste si ce n'est justement ça, cette subversion du sens, à savoir cette espèce d'aspiration non pas vers le réel mais par le réel.

Q. – sur la psychose qui échapperait à l'escroquerie.

La psychose, c'est dommage... dommage pour le psychotique, car enfin ce n'est pas ce qu'on peut souhaiter de plus normal. Et pourtant on sait les efforts des psychanalystes pour leur ressembler. Déjà Freud parlait de paranoïa réussie.

... *More geometrico*... à cause de la forme, l'individu se présente comme il est foutu, comme un corps. Un corps, ça se reproduit par une forme. Le corps parlant ne peut réussir à se reproduire que par un ratage, c'est-à-dire grâce à un malentendu de sa jouissance.

... Ce que notre pratique révèle, nous révèle, c'est que le savoir, savoir inconscient a un rapport avec l'amour.

... Structure... Quand on suit la structure, on se persuade de l'effet du langage. L'affect est fait de l'effet de la structure, de ce qui est dit quelque part.

VIII. CIERRE DE LAS JORNADAS DE LILLE

Jacques Lacan conclut ces journées qui se sont passées à Lille. La publication a été faite dans les Lettres de l'École, 1978, n°22, pp. 499-501.

⁽⁴⁹⁹⁾JACQUES LACAN – J'ai pris ce matin quelques notes. J'espère que j'en décollerai.

Naturellement, je me trompe puisque ce que j'ai entendu, d'Alain Didier-Weill, c'est que j'ai tout compris.

Qu'est-ce que ça veut dire de comprendre, surtout quand on fait un métier qu'un jour, chez quelqu'un qui est là, qui s'appelle Dominique Thibault, j'ai qualifié d'escroquerie.

J'ai tout compris donc, et paraît-il *La Lettre volée* de Poe que j'ai placée en tête de mes *Écrits*, comme ça, par hasard, en témoigne puisque c'est ce qu'on appelle le sujet dont Alain Didier-Weill a bien voulu s'occuper – enfin « s'occuper », il y a pris appui.

C'est bien ce que je m'efforce de dénoncer, ce « tout », « tout compris ». Non seulement le « pas tout » est là à sa place, mais il est sûr que l'équivoque que j'ai pris soin d'éviter dans mon séminaire – si je l'ai évitée, ce n'est pas sûr – c'est : tout (et là je passe d'une langue à l'autre), $\mu\downarrow\pi\Box\sigma\alpha$, puisque c'est du $\mu\downarrow\pi\Box\omega$ que j'ai admis concernant la fumelle d'homme, ce $\mu\downarrow\pi\Box\upsilon\tau\epsilon\omega$ concernant la négation de l'universel, que je me suis fondé, ce que j'appelle (il faut quand même que j'écrive) *stock-opportun*.

Vous voyez quand même la résistance qu'a l'orthographe, que je qualifie de raphé.

Il faut interroger l'équivoque, dont j'énonce que c'est de là que se fondent toutes les formations, les formations de l'inconscient.

C'est un type affreux qui a imaginé ça. À partir de quoi l'a-t-il imaginé, cet inconscient, à quoi il a rapporté un certain nombre de formations ? Ce n'est pas commode à imaginer. Mais quand même, l'orthographe doit y jouer un certain rôle.

Ce qu'il a dit, Freud, l'affreux, c'est qu'il n'y a pas du su-je. Rien ne supporte le su-je. Autrement dit, au jeu du je se substitue – c'est ce que je tente d'énoncer aujourd'hui – le baffouille-à-je.

Une baffouille, qu'on dit, c'est une lettre. Et ce qu'il faut voir, c'est que, comme l'a révoqué –, je ne sais pourquoi parce que ça ne valait pas tant d'honneur, le genre en français, comme je l'écris, ex-siste à tout. Le plus ou moins d'ex-sistence, voilà ce qui règle l'affaire des langues, autrement dit la linguistique.

⁽⁵⁰⁰⁾Ce n'est pas étonnant, ça ne m'étonne plus que je me sois référé à la linguistique, parce que la linguistique – je ne voudrais pas forcer la note – est aussi une escroquerie.

Je voudrais vous dire quand même que la distance de la logique à la langue, c'est là ce que je voudrais – « je voudrais », en réalité je n'en ai pas la moindre envie, j'ai énoncé un certain nombre de baffouillages, et peut-être, si on veut bien, que je ferai mon séminaire encore une année. Mais tout ce que je souhaite, c'est de ne pas le faire. On me comblera, pour tout dire, à ce que je ne le fasse pas. C'est moi qui en jugerai, mais enfin, parce que je suis las.

Mais il y a quelque chose qui quand même est intéressant, c'est l'affaire qui s'est déclarée quand Newton a parlé de la gravitation. Il a dit que les corps – les corps c'est-à-dire la matière – gravitaient entre eux selon la masse d'autres corps. Ça n'est pas passé tout seul au temps de Newton parce que les gens de son temps se sont creusé la tête sur le fait que dans la formule de Newton, il y a une question de distance, et cette distance, les gens du temps de Newton se sont interrogés pour savoir comment chaque corps pouvait bien le savoir, cette distance.

C'est bien la même question qui se pose à nous sur le sujet de savoir la distance où est la langue de la logique. La langue ex-siste à la logique, mais comment l'inconscient le sait-il ? Comment s'oriente-t-il là en fonction du réel, réel dont la distance fait partie ? Pas d'autre définition – j'ai hasardé ça – du réel que l'impossible. C'est de l'ordre de la définition, et la définition, ça n'a rien à voir avec la vérité. La vérité, je me suis permis d'avancer qu'on ne peut

pas la dire. C'est quand même drôle qu'il y ait des gens dénommés analystes qui s'efforcent de faire dire à ce qu'on appelle leurs analysants – (c'est comme ça tout au moins que je les désignais) qui s'efforcent de leur faire dire la vérité. La vérité est strictement impossible à dire. Disons qu'elle ne peut se dire qu'à moitié. J'ai parlé, et Alain DidierWeill y a fait allusion, de mi-dire, et le mi-dire, c'est comme chacun le voit un pur et simple ratage de la vérité.

Comment est-ce concevable que des personnes, comme ça, tordues s'efforcent de reconstruire ce que j'ai appelé l'ex-sistence de la langue à la logique ? De deux choses l'une : ou l'inconscient sait d'avance tout ce qui se construira dans l'histoire, ce qu'on appelle, j'ai appelé ça l'histoire, c'est l'hystérie ; ou il sait déjà la distance où il est de la logique, ou l'élucubration dont j'ai essayé de fournir à Freud, à l'affreux Freud, le soutien, n'a aucune espèce de sens. Qu'est-ce que c'est qu'une névrose ? Ça m'a amené à élucubrer cette histoire de nœud, que j'ai appelé borroméen. Ce nœud est un symbole pour manifester – la manifestation, c'est une métaphore, et l'enchaînement dont il s'agit, c'est désignable de cette métaphore qu'est l'usage du mot métonymie.

Il faudrait explorer ce que la signification, l'usage des mots en d'autres termes, représente pour chacun. Nous voilà ramenés à la linguistique. *To glance a nose*, c'est comme ça que ça se dit en anglais, jeter un regard sur un nez ; grâce à quoi quelqu'un qui avait parlé l'anglais dans son enfance avait une trouille particulière de voir je ne sais quel brillant *auf der Nase*, c'est comme ça que ça se dit en allemand.

⁽⁵⁰¹⁾ Tout ce qui marque la distance de la langue à la logique (et là c'est un abîme) mérite d'être exploré. Autant dire que l'irrationnel, ce qu'on sait, met en colère, *ira*. Le *Ça ira* est en effet le chant de la colère.

Voilà ce que, si je continue mon bafouillage, j'ai le projet de jaspiner ; de jaspiner comme je pourrais, parce que le su-je, ce dont se supporte le je, ça semble être à la portée de la main ; chacun se promène avec un je ; tout au moins énonce-t-il ce je à tort et à travers.

J'en ai assez dit pour aujourd'hui. Si je réussis à persévérer dans ce que j'appellerai la suite, je vous y donne rendez-vous.

IX. CONFERENCIA EN LO DEL PROFESOR DENIKER

La « Conférence chez le Professeur Deniker – Hôpital Sainte-Anne » (transcription d'un enregistrement sur bande magnétique) fut publiée dans le Bulletin de l'Association freudienne n° 7, juin 1984, pp. 3-4.

⁽³⁾... déblayé avec mon discours...
à la vérité j'ai articulé les choses pendant dix ans ; ce premier déblayage portait bien sûr sur l'inconscient et j'avais déjà, dans ce que j'avais fait chez moi, commencé, ce freudisme, à *le présenter*.

J'ai présenté quelque chose qui concernait Dora et puis le petit Hans ; le mot de *présentation* est tout à fait essentiel.

J'ai été amené progressivement à une présentation de l'inconscient qui est de l'ordre, d'un ordre mathématique. Ça n'est qu'une présentation.

J'ai présenté les choses sous la forme qui était déjà engagée du nœud borroméen.

Ce que j'appelle nœud borroméen : j'avais déjà annoncé les choses avant 1953 par une conférence que j'avais faite en ce même endroit. Pourquoi ces cercles dits borroméens, car chacun tient par l'autre, est relié à l'autre par le troisième ? Ici l'Imaginaire est ce qui lie le Réel et le Symbolique.

C'est de là que je suis parti pour énoncer sous la forme qui assure la prédominance du Symbolique sur le Réel, que c'était l'Imaginaire qui les liait.

L'Imaginaire, c'est très précisément ce que réalise le raisonnement mathématique.

Le raisonnement mathématique a une consistance à proprement parler imaginaire ; ce qui sous le nom de topologie donne sa consistance au raisonnement mathématique fait partie du lien où le Symbolique et le Réel dépendent l'un de l'autre.

C'est bien pourquoi j'avais noué le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel d'une certaine façon.

L'Imaginaire *soutient* ce qu'on appelle le Réel et c'est en cela que la topologie s'articule.

Le Symbolique par rapport au Réel, le Symbolique, c'est-à-dire le langage, est bien ce qui énonce, ce qui peut être énoncé sous le nom d'inconscient.

C'est bien en cela que le Réel *c'est* l'inconscient.

C'est l'inconscient, ça veut dire quelque chose que j'ai défini comme l'impossible.

L'inconscient *c'est* l'impossible, à savoir que c'est ce qu'on construit avec le langage ; en d'autres termes, une escroquerie.

L'association d'idées c'est la remise au petit bonheur ; c'est par la voie du petit bonheur qu'on procède pour libérer quelqu'un de ce qu'on appelle le symptôme.

Je me demande quelquefois si je n'aurais pas mieux fait de jouer sur ce qu'on appelle le psychologique. La chose qui m'en a dispensé c'est ce qu'on appelle la structure.

Il y a des structures qui sont, bien sûr, psychologiques mais qui ne se définissent pas par rapport à la relative position du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel.

Car, ce nœud borroméen, dans ce nœud borroméen, le Réel qui est là est commandé par l'Imaginaire et c'est en cela que j'ai choisi d'énoncer le raisonnement mathématique comme premier.

C'est en ce qu'on imagine du nœud borroméen que réside ce qui fait que le Réel est dépendant de l'Imaginaire.

L'inconscient *c'est le Symbolique* et c'est en cela qu'il tient au Réel. Il tient au Réel et même il le commande. C'est en cela que le langage régit le Réel.

⁽⁴⁾C'est bien pour ça que j'énonce que le Réel c'est l'impossible : il est tout à fait impossible que le langage régit le Réel.

Il est également impossible que quelque chose se présente comme non orientable ; c'est ce qui m'a entraîné à *symboliser* par ce qu'on appelle une bande de Moebius ce qu'il en est de l'inconscient.

Dans l'inconscient on est *désorienté*.

Cette prééminence du Symbolique sur le Réel, c'est ce qui constitue à proprement parler l'inconscient.

Qu'il y ait dans tout cela des incidences psychologiques, est ce qui m'a écarté de le reconnaître comme tel.

L'inconscient c'est ce qui impose sa loi au Réel.

Entre le raisonnement mathématique et l'inconscient il y a toute la différence d'un lien qui impose sa loi au Réel.

C'est bien pour cela que le Réel est là en rôle d'intermédiaire.

C'est aussi pour cela que j'ai essayé avec la topologie, c'est-à-dire ce qu'on peut considérer comme ce qu'il y a de plus avancé dans le raisonnement mathématique.

C'est aussi pour cela que j'ai essayé de comprendre, de *présenter* ce qu'il en était de l'inconscient.